

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°47-48

Vingt quatrième année – second semestre 2020-2021



La philosophie de Marx et le concept de lutte des classes sont-ils toujours d'actualité ?

Participants 7 à 8. Animateurs Jacqueline Crevel, Erik Laloy

Séance 1 Actualité de la philosophie de Marx ?

Philosophie de Marx =

1) conception matérialiste de l'homme :

Recours à des textes de *l'Idéologie Allemande* pour comprendre ce dont il s'agit dont en particulier celui-ci : « On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion et par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence, pas en avant qui est la conséquence même de leur organisation corporelle. En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même. »

Force, évidence de cette approche (cf : économistes, historiens du XX^e siècle la plupart marxistes)

Pour Marx cette approche = la vérité. D'autres approches sont possibles.

2) conception matérialiste de la société :

Recours en particulier à la *Préface de la Contribution à la critique de l'économie politique* dont en particulier le § : « Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience. »

Mêmes remarques que pour 1)

3) conception matérialiste de la conscience :

Recours à *L'Idéologie allemande* 1^{ère} partie pp 26-7 (Ed Sociales 1965) « Ce sont les hommes qui sont les producteurs de leur représentations, de leurs idées, etc., mais les hommes réels, agissants, tels qu'ils sont conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives et des rapports qui y correspondent, y compris les formes les plus larges que ceux-ci peuvent prendre ».

Texte qui offre une perspective moins évidente mais tout aussi percutante que les précédentes.

Séance 2 : La lutte des classes comme concept pour penser l'histoire

Recours au *Manifeste du parti communiste* I pour comprendre cela : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. » et §§ suivants

Approche nouvelle et profonde de l'histoire cf explications antérieures : par les grands hommes, par la Providence...

Actualité : cf E Todd *Les luttes de classes en France au XXI^e siècle* (2020) : « Avant de voir [avec la crise des Gilets jaunes] les luttes de classes ressurgir avec une clarté éblouissante sur les Champs-Élysées, il faut admettre qu'elles avaient repris leur marche dès les années 1980, selon une forme inverse, cependant, de celle qu'avait décrite Marx en son temps, avec un esprit nouveau : on a eu alors affaire à une offensive des classes supérieures contre les classes populaires. »

Séance 3 : Analyse critique par Bernard Maris : « Marx, ô Marx pourquoi m'as-tu abandonné ? » (2010)

« Pourquoi tout se passe comme le dit Marx, et pourquoi rien ne débouche sur ce qu'il prévoyait ? Le paradoxe est là : alors que la théorie marxiste explique, comme aucune autre théorie économique, l'évolution du capitalisme et ses sauts de cabri ou de kangourou de crise en crise, avec chaque fois un dépassement des conditions économiques antérieures, pourquoi cette explication ne débouche-t-elle sur rien ? »

La double erreur de Marx

« Ineptie du concept de force productive préparant l'émancipation de l'humanité » chap 10

« Marx n'a pas estimé l'ampleur du problème écologique » Epilogue

Comment a évolué la place de l'homme dans l'univers ?

Comme la réflexion sur cette question est bien sûr liée aux différentes représentations de l'univers que les hommes se sont faites au fil du temps, la démarche passant par l'histoire des idées nous a semblé incontournable. Atelier animé par Anne Marie Sibireff et Alain Lambert.

Séance 1 : L'antiquité : Dès le premier texte, le résumé de la Théogonie d'Hésiode (VIIIe s Av NE) par Détiene et Vernant, la place de l'homme dans la cosmologie grecque d'avant la philosophie est ambiguë : d'abord proche des Dieux dont il partageait l'immortalité et le breuvage, il s'est trouvé associé à la révolte du Titan Prométhée et s'est retrouvé déchu, mortel, devant se nourrir par son travail et se reproduire pour survivre en tant qu'espèce (ce qui n'est pas sans rappeler la Genèse , l'immortalité dans le jardin d'Eden, la désobéissance à cause du serpent, ange déchu, et la chute dans la finitude mortelle, où il faut travailler à la sueur de son front pour subsister, et souffrir.).

Mais chez les Grecs, Dieu n'est pas forcément unique ou créateur, ils peuvent être plusieurs, même si la philosophie très vite va s'éloigner de la mythologie de l'Olympe et proposer l'idée d'un être abstrait, dieu architecte, «démurge» chez Platon qui organise le chaos de la matière en fonction des Idées, «premier moteur immobile», «pensée de la pensée» chez Aristote, Dieux modèles de tranquillité chez Épicure, mais non créateurs et ne se souciant pas des hommes, et donc inutiles à l'explication du monde sinon pour garantir une certaine tranquillité à l'auteur qui n'est pas perçu comme athée... à une époque où les religions sont le ciment de la Cité et garantissent que la mort n'est pas la fin, ce qui leur donne un pouvoir immense.

Cette conception de l'ambiguïté de l'homme se retrouve dans la philosophie où, par son esprit, sa conscience de soi, son langage, sa mémoire, il garde en lui une part de divin qui le distingue de l'animal dont il possède aussi des caractéristiques : le corps qu'il faut nourrir, la maladie, la mort, la reproduction de l'espèce...

Aristote propose une théorie des trois âmes qui explique bien le monde vivant. Le végétal possède une âme végétative qui lui permet de croître, l'animal possède en plus une âme sensitive qui lui permet la mobilité et la sensation, et l'homme en plus une âme intellectuelle qui lui permet de penser et de connaître.

Pour Lucrèce, disciple d'Épicure et de Démocrite, les choses sont plus simples, les mondes sont infinis, et tout s'explique par le hasard de la chute des atomes qui parfois s'associent sans plan préétabli , sinon les "atomes crochus" (une trouvaille de Lucrèce) pour former des mondes ou des êtres et les défaire ensuite. Ainsi pour l'homme, les atomes du corps et ceux de l'âme (simple esprit, alliage d'atomes plus légers sans connotation religieuse) se déferont à la mort et iront se recombinaison en d'autres corps et âmes sans persistance de sensation ou de souvenir. Il faut donc bannir toute crainte d'un au-delà où régneraient des châtements éternels. Pas de différence non plus entre les humains, esclaves, masculins ou féminins au contraire de la plupart des autres philosophies, à part aussi les Stoïciens.

Chez Marc Aurèle l'empereur romain stoïcien, si le feu est à l'origine du monde et des atomes, c'est la nature intelligente qui gouverne de l'intérieur le cosmos et fait que tout ce qui arrive contribue au bien du tout. Les corps et les âmes se constituent et se dissolvent au cours du temps pour se recombinaison ailleurs. Une nécessité intérieure prime sur le hasard apparent de ce qui peut nous arriver, en bien ou en mal. C'est pourquoi il nous faut accepter ce qui ne dépend pas de nous, et agir seulement sur ce qui en dépend, comme les passions, les besoins du corps...

Un autre philosophe, un siècle après Démocrite le fondateur de l'atomisme, aurait pensé la terre non au centre du monde, donnant une position centrale à l'homme, comme dans la plupart des systèmes que l'astronome Ptolémée va développer et imposer pour longtemps dans son modèle géocentrique. Il s'agit d'Aristarque de Samos qui dès le IIIe siècle avant notre ère propose un modèle héliocentrique dont nous ne saurions rien si Archimède n'en avait parlé dans une préface à un de ses écrits. Une hypothèse qui décentre la terre et donc l'homme! Il faudra attendre la révolution copernicienne pour y revenir, soit presque vingt siècles plus tard.

Quant à la Genèse, une compilation de textes anciens, on y retrouve un certains nombres de points communs avec les cosmogonies géocentriques grecques, mais aussi une description précise de la création du monde et de l'homme par Dieu.

A noter que en 1.27, le texte parle de l'humain en général en créant l'homme et la femme à son image, alors que dans la deuxième version de la création, il crée d'abord l'homme puis la femme de l'homme, et toujours au dessus des animaux.

Cette différence de récit jouera un rôle important pour les philosophies à venir, selon qu'on choisit l'égalité ou non entre humains, dans un monde que la pensée chrétienne voudrait totalement encadrer. On devine quelle version choisit Descartes quand il considère que le bon sens (la raison) est la chose du monde la mieux partagée par tous les humains, et que seule l'éducation explique son usage plus ou moins bon (et non la nature). D'où son choix d'écrire en français pour tous lecteurs et lectrices. D'où la revendication des femmes savantes même si Molière les moquera. Spinoza lui-même n'a-t-il pas exclu de l'éducation et de l'exercice du pouvoir les femmes et les serviteurs ?

Séance 2 : Antiquité tardive et Moyen-Age.

Foin d'Aristarque de Samos et de son héliocentrisme si contraire à l'évidence visuelle qui nous place au centre du monde et nous le fait voir de notre point de vue totalement centré ! Ptolémée (env 100-170) l'affirme : la Terre est immobile au centre de l'univers, soleil, lune et étoiles tournant autour d'elle. Certes, pour expliquer le caractère énigmatique de leurs mouvements - Mars par exemple, périodiquement avance, puis recule, puis avance à nouveau - il faut concevoir des épicycles, cercles tournant autour de cercles, dont la multitude donne le vertige. Qu'importe, puisque les principes sont respectés : le mouvement parfait est circulaire et nul astre ne peut y déroger. Le christianisme bientôt triomphant confirme ce schéma, conforme à la Genèse, et couronne ce système : l'homme a été fait par Dieu à son image. Habitant l'astre qui est au centre de l'univers (le seul « non errant »), Roi de la Création, l'homme occupe dans le monde clos qu'est le Cosmos une place aussi confortable (il dispose à son gré de toutes les autres créatures, et pour Kant encore, fin XVIIIe, le monde se partage entre les « personnes » et les « choses », catégorie qui comprend les animaux.) que rassurante pour son orgueil. Certes, cette place d'honneur est en même temps exigeante: seul être doué d'intelligence, l'homme doit veiller au salut de son âme et adorer son Créateur.

Système de Ptolémée et christianisme : l'homme est installé pour près de quinze siècles dans cette situation prestigieuse au sein du Cosmos.

Renaissance et Lumières. Mais voici qu'à l'est de l'Europe, un moine et mathématicien polonais, Copernic(1473-1543) juge encombrants et inélégants tous ces épicycles - peu conformes, il faut le reconnaître, au fameux principe du « rasoir d'Occam », principe d'économie dans l'explication des phénomènes - Et de formuler l'hypothèse : transportons l'observateur sur le soleil, tout en gardant la circularité des révolutions et le caractère clos du Cosmos et construisons le schéma de son point de vue. Brillantissime simplification autant que cruel décentrement !

Alors quel scandale lorsque, au XVIe siècle, le moine italien Giordano Bruno (1548-1600) lui emboîte le pas et ose proclamer: il n'y a aucun astre au milieu de l'univers, car l'univers, étant infini, n'a pas de centre. Les soleils sont innombrables, et infini est le nombre de terres tournant autour d'eux. La divinité n'est pas à chercher dans le ciel, mais dans le for intérieur de chacun... Aux mains de l'Inquisition, il paiera son audace de sept années de prison et de tortures, mais jusque sur le bûcher continuera à clamer ses convictions.

Condamné par l'Eglise comme hérétique, le système de Copernic en séduit plus d'un. Il ne tarde pas à emporter l'adhésion de Galileo Galilei (1564-1642), qui l'appuie sur ses rigoureuses observations personnelles. Au terme de plusieurs procès, dont le dernier en 1633, Galilée, pour éviter le bûcher, doit abjurer ses « erreurs », tout en murmurant « *Et pourtant elle tourne!* ». Il se dit du reste, à mots couverts, que plusieurs de ses juges pensaient qu'il avait raison. Mais si l'on met en doute les Saintes Ecritures, n'est-ce pas tout le système politique et social qui s'effondre ? Mieux vaut condamner Galilée! Or les nombreux visiteurs de celui-ci diffusent à travers toute l'Europe son système du monde. Voilà donc la Terre décentrée, déstabilisée et l'homme détrôné. L'écho de ce renversement est terrible. Il retentit dans les *Pensées* de Pascal (1623-1662): *si la Nature est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part, où situer l'homme? Il est un milieu entre rien et tout et ne saurait comprendre ni l'infiniment grand ni l'infiniment petit. Pourtant, plus noble que l'univers qui peut l'engloutir, c'est un roseau pensant. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie »* : ce sentiment de dérégulation, ne le retrouverons-nous pas trois siècles plus tard dans l'absurde chez Camus ou l'angoisse chez Sartre; l'abscondité du Dieu de Pascal n'est-elle pas aussi menaçante que son absence ?

Tout autre est la réaction que suscitent ces nouvelles conceptions chez son contemporain Descartes (1596-1650) : si, comme l'affirme Galilée *l'univers est écrit en langage mathématique*, si le monde est semblable à une grande machine, alors, de même que le tisserand manœuvre son métier, parce qu'il le connaît, les hommes peuvent construire une physique enfin non spéculative, utile aux hommes, à leur confort et surtout à leur santé et *nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature*. « Comme » : nous ne sommes pas Dieu mais nous pouvons connaître le monde et le maîtriser à notre avantage. Il faut avoir confiance en la raison, à condition qu'elle cesse d'adhérer aux évidences sensibles, progresse avec *méthode* dans ses recherches et qu'elle reste raisonnable, sans excès.

Même s'il distingue les phénomènes et les noumènes (les choses telles qu'elles nous apparaissent et les choses en soi, inconnaissables), Kant s'inscrit dans cette modernité : oui les phénomènes sont connaissables, oui la raison doit s'efforcer de dégager les lois, les rapports constants entre les phénomènes. Elle ne le peut qu'en adoptant à l'égard de la nature une attitude active : non pas comme l'écolier qui écoute passivement le maître, mais comme *le juge qui force les témoins à répondre aux questions qu'il leur pose*.

Quant à nous, héritiers de ces génies de la Renaissance et les Lumières, fascinés par les connaissances et les pouvoirs de l'homme autant qu'inquiets à leur sujet, nous sommes toujours aussi démunis face à la question de Leibniz : « *Pourquoi donc y a-t-il de l'être et non pas plutôt rien* »

Une question probablement définitivement sans réponse, contrairement à la question « comment ? » qui délimite le domaine de la science et lui permet d'avancer toujours.

Séance 3 : Vertige de l'humain, chantait Bashung, comme le ressent Kant devant l'immensité du ciel étoilé qui « anéantit... mon importance » en tant que simple « créature animale » faite de matière bientôt sans vie, mais douée d'intelligence et d'une loi morale la plaçant à part de tout le monde sensible et « qui s'étend à l'infini » (ici la foi prolonge la philosophie, mais sans la remplacer comme chez Pascal).

Modernité : Vertige de l'humain chez Freud pour qui les trois grandes révolutions scientifiques (Copernic, Darwin et l'inconscient) ont à chaque fois un peu plus diminué l'homme qui se croyait le centre de l'univers, *le fils de Dieu fait à son image*, une espèce à part et toute consciente. Même si *la pratique de la psychanalyse* permet de vivre un peu mieux avec son inconscient.

Vertige de l'humain chez Bachelard pour qui l'homme doit dépasser sa première vision du monde puis développer l'observation scientifique et construire des expérimentations de plus en plus techniques. L'occasion de rendre hommage au philosophe, musicologue, théologien local Nicolas Oresme né en 1320 à Allennes (Fleury sur Orne) et mort à Lisieux en 1382 qui le premier s'est interrogé sur la relativité du mouvement : sans repère, comme savoir que c'est le navire ou la côte qui bouge, et donc est ce la terre ou le ciel qui en mouvement ? C'est le théologien qui tranchera la question après plusieurs années d'hésitation en faveur du monde clos et fixe de Ptolémée. Mais Galilée reprendra l'interrogation, avant Einstein, et lui donnera une autre réponse.

Vertige de l'humain chez Aurélien Barrau, astrophysicien et philosophe, pour qui l'hypothèse du multivers est probable et vertigineuse dans son approche d'un infini absolu dans lequel tous les mondes sont possibles, que ce soit le nôtre reproduit à une action près, dans lequel vous ne lisez plus ce texte mais vous promenez sur la plage, mais aussi des mondes formés sur des bases physiques complètement différentes. En effet, au moment du big bang, dans une densité et une chaleur incommensurables, d'autres lois physiques étaient en jeu qui ont pu se transformer dans des univers totalement différents. Que le modèle même des multivers soit pensable mathématiquement est déjà un premier test. Mais comme le dit Hubert Reeves dans un entretien sur France Culture, le principe de simplicité, et non de complexité, est souvent la règle en science.

Vertige du post-humain, toutes ces avancées théoriques amènent des avancées technologiques qui transforment fortement notre environnement, mais aussi nos corps comme nos esprits, et pourraient aller encore plus loin dans le dépassement de l'humain, d'abord en faisant de nous des cyborgs, puis en téléchargeant notre conscience dans un corps artificiel et réparable à l'infini, selon certains trans humanistes. Mais serions nous toujours humains une fois quittée l'humaine condition, la notre depuis toujours, même s'il n'y a pas d'essence intangible de l'humain de l'humain ?

Reste la question de Dieu et de la foi qui pour Stephen Hawking est une fausse question. Dieu n'étant que synonyme des lois de la nature, l'univers est apparu dans le big bang en même temps que les lois physiques qui l'ont fait évoluer et que le temps qui a permis cette évolution.

Un clin d'oeil en annexe à Guillaume Martin, le cycliste philosophe normand rencontré par nous allée



Socrate il y a deux ans et qui s'est classé premier français aux deux derniers tours de France. Bravo à lui.